

ces peuples à l'autorité religieuse du tzar sonnerait fatalement le glas de leur indépendance ; c'est la théorie de l'autocratie russe que le prince réunit en sa personne le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique ; c'est également l'opinion des Orientaux que l'idée de nationalité se confond avec celle de religion ; incorporés comme diocèses de l'Eglise orthodoxe, ces royaumes qui renaissent à l'espérance deviendraient donc logiquement de simples provinces russes ; ainsi tomberaient ces remparts que la Providence semblait avoir dressés, à l'heure critique, pour couvrir Constantinople et l'Orient contre le césarisme moscovite.

Pour conjurer ce suprême danger, il est essentiel que ces jeunes nations deviennent catholiques ; en se déclarant *uniales*, elles briseraient du même coup le lien funeste qui les rattache malgré elles par le schisme à l'Empire russe, et elles assureraient leur autonomie politique, avec la conservation de leurs rites, de leurs langues et de leurs institutions propres.

Le triomphe du catholicisme doterait l'Orient des honneurs et des bienfaits de la liberté : il garantirait à la France le maintien de son prestige, de son influence et de ses intérêts dans toutes les Echelles et dans ce bassin superbe de la Méditerranée dont Napoléon I^{er} rêvait de faire un lac français ; il sauverait enfin la civilisation du plus grave péril qu'elle ait couru dans l'histoire.

Le paysan et ses fils.—“ Paix et médiocrité,” c'est la devise du sage. Un homme sans fortune avait deux fils ; il mourut. L'aîné, sans esprit, sans vertus, sans talents, se glisse à la cour, s'insinue dans toutes les avenues qui conduisent au pied du trône ; il s'avance, il devient l'ami du Prince : c'est qu'il possédait à fond le grand art de ramper, de flatter, de survivre à toutes les circonstances.

Le plus jeune cultive le champ de ses pères.

Un jour, le courtisan devenu comte, dit au fermier :

—Pourquoi n'apprends-tu pas à plaire ? tu ne serais pas obligé de vivre du travail de tes mains. Fi donc ! fais comme moi : tu auras des cordons, des honneurs, des distinctions.

—Et toi, que n'apprends-tu à travailler ? lui dit son frère. Tu ne serais pas réduit à l'humilier tous les jours comme un esclave, et ta vanité ne dévorerait pas tout bas les affronts et le fiel de l'envie ! Tu ne serais pas exposé aux atteintes de la calomnie et aux traits acérés du ridicule ! Fais comme moi, redeviens ton maître !

LÉGENDE DE L'ENFANCE DE JÉSUS.

A la nouvelle du massacre des Innocents, une tribu d'Arabes se leva tout entière et poussa un long cri de vengeance. Sans s'effrayer du nombre, elle vint attaquer le roi des Juifs, le vassal protégé des Romains. C'était la tribu qui avait visité, à la suite des bergers, l'étable de la Nativité, et qui adorait l'image de Jésus et de Marie, sa mère, comme parlant les Toldos. Les vengeurs de tant d'innocentes victimes, de tant de Rachel éplorées, es-